

Revue Philomathique

de
Bordeaux et du Sud-Ouest

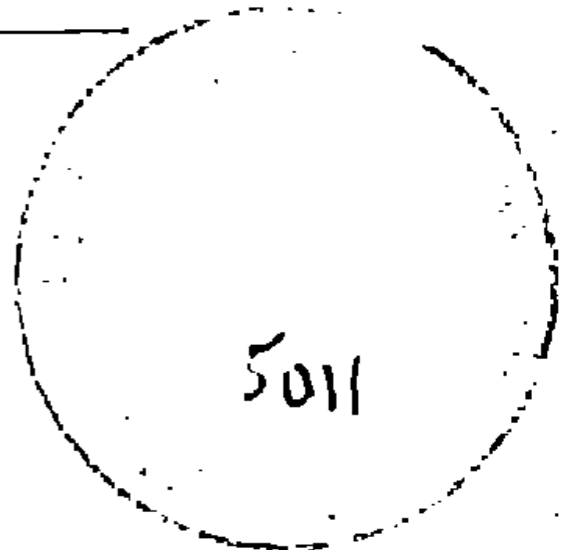
VIEUX BOUQUINISTES DE BORDEAUX

SOUVENIRS D'UN BIBLIOPHILE

Le 22 mars 1900, j'allai assister, rue Bouffard, aux obsèques de M^{lle} Alvarez de Léon, libraire bouquiniste. J'avais, dès 1854, connu son père, sa mère et elle-même. Le père, fort vieux alors, avait reçu une certaine instruction, et croyait réussir à le montrer par une attitude toujours un peu dogmatique, une sorte d'affectation intime de grandeur déçue ou de mérite incompris. Espagnol d'origine ou de naissance (je ne sais), mais de toute façon très naturalisé, et parlant bien le français, il avait été longtemps interprète juré pour la langue espagnole. Ses livres remplissaient, haut et bas, sauf la place des lits, d'une table et de quelques chaises, la petite maison qui regardait de travers l'Hôtel de Ville, à l'extrémité du pâté de masures noires dont, à cet endroit, la cathédrale de Saint-André était flanquée. Les bouquins y étaient, en grande partie, empilés à plat et l'on ne voyait de titres que ceux des piles extérieures. Je ne parle pas de la poussière qui s'entassait entre ces contreforts placés sans préméditation comme sous l'égide de ceux de l'immense église. Visibles ou non

Gironde. 15

A. C.



visibles, les livres de cette boutique étaient, aux yeux du vieux libraire, d'insignes raretés. Il y avait à rabattre dans ces appréciations du père acceptées par la fille comme paroles sacramentelles; il pouvait arriver pourtant, lorsqu'une pile s'était écroulée, au cours des ans, que l'on vit apparaître de bons volumes. J'en ai, à plusieurs reprises, saisi quel'un, à fleur de dégringolade; et c'est, je m'en souviens, en telle circonstance que je vis surgir et achetai, il y a plus de quarante ans, un Sénèque le Tragique, de l'édition *variorum*, en veau fauve admirablement conservé, aux armes de Bréhan : c'était l'exemplaire de ce diplomate éminent, héroïque guerrier et délicat bibliophile, le comte Plélo. Un très beau Térence d'Amar, relié par Simier, en maroquin violet, est arrivé chez moi de la même manière :

La mer jette parfois un bijou sur la rive.

Outre la boutique de Saint-André, ces bouquinistes à caractère possédaient une maison sise derrière le cours d'Albret. Vide de locataires, cet immeuble était rempli, au moins au rez-de-chaussée, par un énorme amas de livres, d'in-folios surtout. Le vieil Alvarez, grave comme le père du Cid, m'y conduisit une fois, par condescendance ou par orgueil, et j'avisai en ce vaste dépôt un beau volume que, malheureusement, le bonhomme ne voulait pas vendre : *l'Histoire du Béarn* de Marca. Je me souviens encore d'y avoir vu un long rayon occupé par de bons exemplaires de Bayle, de Moréri et de Montfaucon. J'ai quelque idée qu'à une certaine époque un libraire du quai des Augustins, pour la masse, et Techener, pour le dessus du panier, durent aider à la liquidation de ce stock considérable de réserve qui ne fut guère accessible aux amateurs bordelais.

Le vieillard, bientôt après la mort de sa femme, devint aveugle. M^{lle} Alvarez avait été admirable de dévouement auprès de ses vieux parents (qui, me semblait-il, n'étaient pas toujours d'humeur bien commode); et, après eux, seule, triste, elle continua à vivre en philosophe avec les vieux amis de la maison : les livres.

Grande, brune, assez mal soignée de sa personne, rèche d'aspect, malgré beaucoup de courtoisie, elle était très manifestement borgne, et son bon œil, comme jadis celui de l'abbé de Marolles, était mis à de rudes épreuves et en sortait dilaté : elle lisait, lisait encore, lisait toujours, et avait fini par acquérir une culture fort étendue, bien qu'un peu désordonnée et systématique. Je crois qu'on lui faisait un médiocre plaisir en lui achetant un volume ; cela la contrariait presque toujours dans le dessein qu'elle avait sûrement formé de le lire à son heure. Je ne suis pas assuré qu'elle n'abordât pas les latins, au moins à titre exceptionnel. Elle n'allait pas jusqu'aux grecs ; ce qui, sans doute, me valut un jour l'avantage de recevoir, en cadeau, un volume dépareillé. J'avais remarqué chez elle, pendant plus de quinze ans, les deux premiers volumes, reliés en un, des *Géoponiques*, de l'édition grecque-latine de Niclas, mais je n'avais point marchandé l'ouvrage ainsi incomplet. Or, un jour, chez un autre bouquiniste, de l'autre côté de la place (aujourd'hui, place Pey-Berland), chez le brocanteur Mignot, je trouvai les deux derniers volumes du livre, du même exemplaire, qui avait appartenu au procureur général, grand helléniste, Rateau. J'achetai ceux-là, et allai raconter la trouvaille à M^{lle} Alvarez, lui demandant, cette fois, de me vendre les deux premiers. Elle ne voulut pas me les céder à prix d'argent, et me les offrit en disant : « Vous les avez si souvent regardés qu'ils étaient presque à vous ; et je ne fais que vous les rendre, puisque vous avez les autres. »

On voit que M^{lle} Alvarez ne manquait pas, à l'occasion, de véritable bonne grâce. Je fus un peu surpris toutefois d'une libéralité si spontanée, parce que... parce que je m'étais aperçu depuis longtemps qu'elle n'ignorait pas que je n'étais point bonapartiste, et cela était auprès d'elle, au moins avant la chute de l'Empire, une assez mauvaise recommandation. Mais, au moment dont je parle, l'Empire n'existait plus. Précisément, un autre souvenir de ces époques lointaines me permet de marquer la nuance. C'était vers 1870 : à la suite d'un déplacement de colonne de livres, j'avisai un premier volume du *Dictionnaire du vieux langage* de Lacombe. Je possédais le

second depuis plus de dix ans, l'ayant acquis ailleurs (peut-être hors de Bordeaux), et j'y tenais d'une façon particulière, parce qu'il portait la signature du fameux Broussais, datée de 1838. Je décidai donc d'acheter le volume de M^{lle} Alvarez lequel me paraissait être de reliure assortie à celle du mien. Cette fois je dus le payer cher, bien qu'il fût dépareillé; la marchande fut tenace : c'est qu'on était alors en temps de révolution, et l'humeur chagrine avait envahi cette vieille librairie : où la politique ne va-t-elle pas se nicher? En rentrant chez moi, je m'aperçus que ce volume, aussi bien que son prédécesseur, portait, sur le carton de garde, la signature de Broussais : les deux camarades, séparés depuis de longues années, se retrouvaient enfin, et je pense que, depuis cette réunion, ils sont restés reconnaissants, comme moi-même je le suis encore, envers M^{lle} Alvarez.

M^{lle} Alvarez était israélite. Elle a légué à la ville de Bordeaux tout ce que son magasin contenait de livres au moment de sa mort¹. Il y en a de bons : *apparent rari nantes...* et l'intention de M^{lle} Alvarez était excellente.

Que n'y aurait-il pas à dire, à l'endroit de la libéralité, de son confrère et coreligionnaire le bon père Trifou, bouquiniste bordelais lui aussi, que j'ai connu au bas du cours du Chapeau-Rouge (auparavant, il était installé, paraît-il, sous le péristyle du Grand-Théâtre), puis rue Saint-Remy, puis rue Porte-Dijéaux, puis rue Esprit-des-Lois, et enfin rue Vital-Carle. C'est dans son magasin du Chapeau-Rouge — comment pourrais-je l'oublier? — que je fis la connaissance de Jean Lespine, ce savant de grand cœur et de grand esprit, cet inoubliable ami dont l'affection devait devenir bientôt une des plus grandes joies de ma vie!

Trifou était un type de franche bonté, d'absolue droiture. Pas précisément instruit, mais connaissant assez bien les livres que l'on recherchait au xviii^e siècle, — il devait être né vers 1785 —, il était allé, fort jeune, à Paris, et avait connu quelques-uns des libraires distingués d'alors, Guillaume Debure

1. Près de 20,000 volumes.

l'aîné, et, je crois, Bleuet ou Barrois, et conservait de ces souvenirs un culte quelque peu étroit pour les livres qu'il avait entendu qualifier de précieux par ces maîtres de la bibliographie. Cinquante ans plus tard, vers 1854, quand je le vis pour la première fois, le haut de son visage me rappela les



TRIFOU, BOUQUINISTE DE BORDEAUX.

Dessin de M. Gustave LABAT.

traits du plus vieux des *marchands d'habits* de Galard; mais un vrai menton de galoche rétablissait, dans le bas de la figure, sinon l'harmonie, du moins l'équilibre, sans gêner en rien une expression manifeste de douceur et de parfaite bonhomie.

Dans la période où je l'ai connu, le fond solide de son assortiment de livres provenait des achats qu'il venait de faire à la vente de la bibliothèque du procureur général Rateau. C'était une immense et riche collection que cette bibliothèque, abondante surtout pour les lettres et la philologie anciennes : elle

se vendit à vil prix, tant à cause de la spécialité sévère de ces livres médiocrement recherchés à Bordeaux à cette époque (1853-1854), que par suite d'une circonstance qui fut très défavorable aux enchères. Le docte Rateau, humaniste friand de lectures solides, quand il avait un instant de loisir, apportait souvent à sa campagne, à Langoiran, des volumes isolés qui avaient fini par former là-bas une collection annexe; mais ce doublement de domicile constituait de graves lacunes dans les corps d'ouvrages restés à Bordeaux sur les rayons de trois ou quatre grandes salles de l'hôtel de la rue Margaux (en face de la chapelle). A la vente, on ne prit pas le soin de réunir les deux moitiés. Trifou averti (peut-être par moi) acheta ainsi des incomplets à Bordeaux, des incomplets à Langoiran, qui firent des complets dans sa boutique, sans qu'il eût dépensé beaucoup d'argent pour se procurer d'excellents livres. Plus tard, à la vente du baron d'Adler (collection de La Montaigne), il enrichit un peu ses approvisionnements.

Évidemment, ce n'était pas l'attrait du nouveau qui amenait chez lui, presque chaque jour, les mêmes amateurs de livres; mais on l'aimait pour sa bonté, pour son désir de n'offusquer personne; et on allait écouter les histoires qu'il racontait du temps du Consulat, de l'Empire et de la Restauration. Il avait entrevu à Bordeaux, au cours de sa longue carrière, bon nombre d'hommes notables ou célèbres dont le souvenir était resté figé en sa mémoire, selon l'impression du moment où il avait cru les bien connaître; et l'on sentait que, quels que fussent ses interlocuteurs, il avait des manières de voir personnelles, immuables: il les gardait pour lui, sans affectation, comme il faisait en bibliographie. Vous pouviez, sans risquer aucune contradiction expresse de sa part, parler irrévérencieusement de certains elzévir: il laissait dire, il laissait passer; mais, au fond de sa conviction, les elzévir restaient les elzévir, c'est-à-dire les souverains légitimes sur toute la ligne, même dans leur collection des *Petites Républiques*¹. Quand il

1. Il savait très bien que dans le tome II, 2^e partie, p. 149, des *Mémoires de Littérature* de Sallengre, on trouve le catalogue détaillé de la collection des *Petites Républiques* et de leurs annexes.

rencontrait celles-ci, il les achetait, *honoris causa*, sans se demander un instant s'il trouverait à les revendre... et ne trouvait pas, en effet. Ce mépris du public pour ces jolis petits volumes lui faisait sûrement mal augurer du goût des générations nouvelles; mais les seules marques visibles des sentiments intimes et discrets du bon Trifou étaient les oscillations imprimées au brin de paille qu'il empruntait chaque jour à l'envers de l'empaillage de sa chaise, brin de paille qui s'agitait vivement entre ses lèvres, lorsqu'il éprouvait une émotion quelconque.

Je n'ai jamais pu comprendre comment son commerce pouvait le faire vivre, car, à sa mort, on voyait encore chez lui des livres qu'on y avait vus vingt ans auparavant. Sans doute, vers 1853, il avait possédé quelques petites ressources; mais vers la fin de sa vie, lorsque étaient arrivées les infirmités, il y avait évidemment gêne croissante; et il lui arrivait parfois de laisser comprendre à quelques-uns de ses clients amis qu'un prêt de 20 ou de 30 francs lui serait fort utile pour payer son loyer. Mais son embarras était extrême avant d'arriver à expliquer cela, et il fallait susciter l'aveu, au juger de sa physionomie affligée et tremblante. Pauvre brave homme! D'ailleurs, c'était avec un soin très attentif qu'il rendait, quand il pouvait le faire, les petites sommes avancées, lorsque ses habitués affectueux n'avaient pas trouvé, dans un délai voisin, quelques livres du magasin propres à rembourser leurs modiques avances.

Par contre, et sans se préoccuper, au cours des jours meilleurs, de la venue probable des jours amers¹, rien ne lui avait été plus doux que de faire acte d'obligeance et même de générosité.

En voici un exemple :

Il m'annonça un jour qu'il allait partir pour le Médoc où il y avait à vendre des livres dont on lui avait fourni la liste, sans aucune indication sur la nature de leur reliure et leur état de conservation. Sur cette liste figurait un *Dictionnaire*

1. Cette insouciance nous avait portés, Lespine et moi, à jouer sur son nom : nous l'appelions affectueusement *Terinsanus*.

critique de Bayle, de 1740. Je le lui désignai comme pouvant me convenir, s'il était en bon état, jusqu'aux limites de 15 à 20 francs.

En fait, le lot de livres qu'il acheta (il y avait un P. Anselme incomplet, un de Thou, un Rabelais de Le Duchat, etc.) était constitué par de superbes exemplaires reliés en maroquin rouge. Lorsque je les vis, je ne parlai plus du Bayle, car je l'apercevais, bien conservé et frappé, comme le reste, aux armes des Ségur ou des Baylens de Poyanne. Mon silence surprit Trifou. « N'êtes-vous donc pas content de votre Bayle ? » me dit-il. — Je répondis que je n'avais pas prévu l'éventualité d'arrivée d'un si beau livre, et que mon budget ne se prêtait pas, pour le moment, à une acquisition si magnifique. — Le pauvre vieux se dressa alors sur ses vieilles jambes malades et me répondit : « Le livre a été acquis pour vous, sur votre demande ; il est en bon état : ce sera donc le maximum du prix que vous aviez fixé : vingt francs. C'est dans ces conditions que je l'ai compris dans mon marché : je l'ai acheté pour votre compte. Il est trop lourd pour que je puisse vous l'apporter ; mais il vous appartient : faites-le prendre. » — J'accumulai alors toutes les instances, pour que Trifou acceptât un prix raisonnable. Tout fut inutile : le bon vieillard s'indignait presque à mes offres. Je dus payer mon Bayle 20 francs, pour ne pas blesser cet incomparable bouquiniste. Il va sans dire que, les jours suivants, et sans marchander, je lui achetai des tas de volumes dont je n'avais nul besoin alors, mais qui m'ont plus d'une fois servi, contre mon attente. Je les contemple volontiers, ces livres divers, et mon superbe Bayle ; et ce n'est pas seulement le beau maroquin qui me les fait aimer : c'est le souvenir de Trifou et son antique délicatesse.

Il y a des âges, et il y a des époques où l'on a plus particulièrement plaisir à se rappeler les bonnes gens et les braves gens du temps passé.

REINHOLD DEZEIMERIS.